

Véronique Servais

## Résumé

Le parc zoologique peut être considéré comme un dispositif culturel qui structure les relations entre des êtres humains et des animaux captifs. Dans l'étude présentée ici, nous avons cherché à savoir quels sont les modèles de relation au monde animal qui sont expérimentés/appris par les visiteurs au cours d'une visite au zoo. Nous avons enregistré les discours et ethnographié les interactions de visiteurs devant les cages de deux espèces de primates, des orangs-outangs (*Pongo pygmaeus*) et des cercopithèques de Brazza (*Cercopithecus neglectus*), à la ménagerie du jardin des plantes à Paris, dans le but de comprendre comment s'effectue, en situation et dans la confrontation avec des animaux vivants, la différenciation humain/non humain. Notre hypothèse est que le zoo, par son dispositif de mise en spectacle, offre un cadre paradoxal, analogue au jeu, où l'anthropomorphisation des animaux renforce la frontière homme/animal plutôt qu'elle ne l'efface. Ce serait de cette manière, complexe mais efficace, que la visite au zoo contribuerait à l'apprentissage culturel de la distinction humaine.

## Introduction

Selon Mullan et Marvin (1987), les jardins zoologiques traduisent, dans leur architecture et leur organisation, la manière dont les êtres humains pensent leur place dans la nature. Mettant en scène une mise en ordre et un rapport de domination à la nature, mais aussi à l'exotique, au sauvage et aux colonies, les zoos du XIX<sup>e</sup> et de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle ont largement contribué à promouvoir

une idéologie impérialiste (Baratay & Hardouin-Fugier, 1998). On peut aussi comparer le zoo à un « texte autoritaire » qui aurait sur la mise en scène de ses pensionnaires l'autorité d'un auteur sur ses personnages (Malamud, 1998, p. 55). Aujourd'hui, même si c'est plutôt un désir de nature sauvage et de contact pacifié avec les animaux qui conduisent le public au zoo (Baratay & Hardouin-Fugier, 1998), les animaux sont toujours présentés comme des échantillons, et les guides ou les cartels se contentent le plus souvent de décrire de manière systématique l'origine géographique, l'anatomie, l'alimentation et les mœurs de chaque espèce. La mise en ordre, l'exotisme et la volonté encyclopédique restent présents (Estebanez, 2008, 2010).

Puisque l'architecture et l'organisation du zoo traduisent des modes de relation à la nature et aux animaux, Estebanez (2010, p. 174) fait l'hypothèse que le zoo fonctionne comme un *dispositif spatial*, c'est-à-dire « un système qui rend concrets, efficaces mais discrets un pouvoir et des normes en les inscrivant matériellement en un lieu bien précis ». Notre étude s'appuie également sur la notion de dispositif. Elle fait l'hypothèse que le zoo, par son agencement spatial et symbolique, engage le visiteur dans certains modèles de relation aux animaux. La visite au zoo fonctionnerait alors comme un dispositif culturel d'apprentissage (ou d'accomplissement) émotionnel et cognitif de la distinction humaine. On y apprendrait et éprouverait la manière dont notre société définit la frontière entre humains et animaux. Si c'est le cas, et si Descola (2001) a raison quand il décrit nos sociétés comme dominées par un rapport de type « naturaliste » aux non-humains, on peut s'attendre à ce que les modèles de relation homme-animal qui s'expérimentent au zoo consistent en différentes versions du naturalisme. Nous avons souhaité explorer cette question de manière empirique, par une enquête qui combine une analyse des discours des visiteurs et une ethnographie des situations interactives humains/non humains.

## Les singes et la difficile question de la distinction humaine

Tel que défini par Descola (2001), le naturalisme distingue les humains des non-humains selon des critères parfaitement illustrés par cette citation de Buffon en 1776 : « Ainsi ce singe, que les philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature était au moins équivoque et moyenne entre celle de l'homme et celle des animaux, n'est, dans la vérité, qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée et de tout ce qui fait l'homme <sup>1</sup>. » Ainsi s'exprimait, sur la difficile question du propre de l'Homme, l'éminent naturaliste, dans sa *Nomenclature des Singes*. Même si E. de Fontenay (1998) a montré la versatilité de Buffon sur cette épineuse question, il n'en reste pas moins que cette manière de fixer le propre de l'homme s'est

progressivement imposée dans l'Occident contemporain comme le paradigme dominant. Le singe porte un masque de figure humaine, c'est-à-dire qu'il ressemble à l'humain pour ce qui concerne l'extériorité (la matière, l'apparence corporelle) mais est dénué de toute humanité pour ce qui est de l'intériorité (les sentiments, émotions, pensées...). Cette façon de distribuer les propriétés que nous avons en commun ou non avec les autres animaux, typique du naturalisme, est historique, culturelle et contingente – mais néanmoins considérée dans nos sociétés comme une vérité scientifique. C'est bien dans le cadre du naturalisme que toute imputation d'états mentaux à des animaux est considérée *a priori* comme de l'anthropomorphisme. Le naturalisme domine officiellement nos rapports présents au monde animal<sup>2</sup>.

Mais malgré les efforts de Buffon (et de bien d'autres après lui) pour assigner au singe un statut clair, la similitude d'apparence entre l'Homme et les singes anthropomorphes n'a jamais cessé de troubler nos esprits occidentaux, et de les indisposer. « Les singes ressemblent à l'Homme par tous leurs défauts. Ils sont méchants, faux, perfides, voleurs et indécents », disait le naturaliste allemand Brehm, qui ajoutait : « chose curieuse, nous n'aimons réellement et nous ne trouvons gracieux que ceux d'entre les singes qui offrent le moins de ressemblances avec l'Homme ; au contraire, toutes les espèces chez lesquelles se dessine plus nettement cette ressemblance nous paraissent repoussantes ». Tantôt animal, tantôt humain, tantôt grotesque et tantôt digne de compassion, le singe éveille des sentiments contradictoires. Il suffit parfois de peu pour que, transgressant la frontière, il change d'identité et pénètre dans notre monde humain. C'est ainsi qu'on trouve dans Zuckerman (1937, p. 223) le récit édifiant d'un chasseur qui tua une femelle orang-outang alors qu'elle tenait son petit dans ses bras. « La mère reçut la décharge dans le dos et tomba de l'arbre comme une masse, sans cesser de protéger son petit. Puis, le tenant étroitement serré à sa poitrine, elle nous regarda avec un monde de tristesse dans les yeux, et mourut dans un soupir et un frisson. Nous oubliâmes sur l'instant qu'elle n'était qu'un singe car ses expressions et ses gestes étaient si humains, que nous sentîmes que nous avions commis un crime. Mon ami se détourna en jurant et s'en alla rapidement, se promettant que ce serait la dernière fois qu'il tirerait un singe. "Ce n'est plus du sport, c'est un meurtre pur et simple", dit-il, et j'étais entièrement de son avis. » Ainsi que l'atteste ce récit, les cadrages<sup>3</sup> permettant d'assigner au singe un statut sont fragiles ; la perception est changeante et évoque ces fameuses expériences sur la perception visuelle, où l'image d'une jeune femme alterne avec celle d'une femme âgée. C'est tantôt l'une et tantôt l'autre qui s'impose à la conscience. Qu'est-ce qui provoque, dans le cas des singes, le passage d'une configuration à une autre ? Y a-t-il des traits portés par l'animal qui pourraient être tenus pour responsables de ces changements subits ? La posture, la manière de tenir son petit serré

dans ses bras et le contact visuel tout à fait à propos pourraient avoir ici joué un rôle dans la redéfinition de la situation.

Ce que suggère également ce récit, c'est que le mode concret de relation avec les singes - et en particulier avec les singes anthropomorphes, le rapport direct dans l'ici et maintenant de l'interaction face à face - n'est pas entièrement déterminé par le paradigme du naturalisme. Des cadrages alternatifs peuvent émerger de la situation ; la sensation d'une continuité mentale peut faire irruption à la conscience, dès lors qu'il n'est plus question de principes mais de rencontres, d'échanges de regards, de mimiques, de postures et de comportements - dès lors que nous quittons la logique des identités abstraites pour entrer dans la logique incarnée de la communication<sup>4</sup> non verbale et de l'interaction.

## Mentalisation et interaction

On sait en fait assez peu de choses sur la mentalisation dea animaux telle qu'elle se manifeste dans des situations réelles. Le phénomène a surtout été étudié comme « erreur anthropomorphique » et beaucoup moins comme attribution, en situation, d'intentions et autres états mentaux<sup>5</sup>. D'après des études réalisées par questionnaire, Gallup et ses collaborateurs (1997) concluent que la perception de la parenté avec une espèce animale est le principal déterminant dans l'imputation de qualités mentales. Selon lui, l'anthropomorphisme serait une erreur de généralisation, comme en commettent les sujets placés dans des situations de test en laboratoire : ils répondent par erreur à un stimulus qui ressemble à celui auquel ils ont appris à répondre, et la probabilité d'erreur est d'autant plus grande que la ressemblance est forte. Ainsi dans le cas de l'imputation de qualités mentales aux animaux selon Gallup : plus l'animal est perçu comme parent avec l'être humain, plus le risque de généralisation de traits humains à l'animal est important. D'autres études, toujours menées par questionnaire (Herzog *et al.*, 1997), confirment que les occidentaux attribuent d'autant plus facilement des traits considérés comme humains (intelligence, conscience et conscience de soi, émotions et sentiments) aux animaux qu'ils les jugent proches d'eux : biologiquement proches comme le sont les primates, ou émotionnellement proches comme le sont les animaux de compagnie. Invariablement, ce sont les chimpanzés, les dauphins, les chiens et les chats qui sont considérés comme possédant des attributs mentaux les plus proches des nôtres (Eddy *et al.*, 1993). Mentalisation, parenté perçue et proximité émotionnelle semblent donc étroitement liés. Notons que les auteurs cités rassemblent sous le même terme de « parenté perçue » la parenté biologique avec les primates, la parenté sociale avec nos animaux de compagnie et la parenté « culturelle »<sup>6</sup>

avec les dauphins. Plus gênant : ces trois études semblent considérer comme établi le fait que la parenté perçue est une « cause » pour l'imputation de qualités mentales. Or rien ne justifie cette conclusion. Il s'agit tout au plus d'une corrélation et la causalité pourrait très bien se produire en sens inverse : plus on impute des qualités mentales, plus on traite les animaux comme parents. Retenons donc de ces études l'existence d'une corrélation entre imputation de qualités mentales et parenté perçue.

Ces études ont non seulement en commun de considérer l'imputation d'états mentaux et de qualités humaines aux animaux comme des inférences logiques erronées, elles les étudient aussi hors situation d'interaction. Seules quelques voix parmi les ethnométhodologues et les sociologues interactionnistes (notamment Dutton & Williams, 2004 ; Goode, 2007 ; Laurier *et al.*, 2005 ; Sander, 1993, 2003 ; Tannen, 2004 ; Wieder, 1980) ont proposé de s'intéresser à la manière dont l'imputation de qualités humaines et/ou mentales aux animaux se réalise dans des interactions concrètes et comment cela soutient l'interaction en cours, en laissant de côté la question de savoir s'il s'agit d'erreurs ou non. C'est dans la lignée de ces travaux que s'inscrit notre étude.

Comme nous l'avons dit, on peut penser que le zoo, en tant que dispositif de mise en relation, va induire un certain type de rapport aux animaux. Nous avons fait l'hypothèse que ce type de rapport se range sous une variante du naturalisme, et donc qu'il consiste à reconnaître une parenté physique mais pas de continuité mentale entre l'homme et les autres animaux. Dans une version naturaliste « pure », les animaux n'ont pas d'états mentaux ou du moins pas d'états mentaux « comme nous ». Par ailleurs, nous savons que les zoos sont aussi le lieu d'une personnalisation des animaux, dont certains sont transformés en véritables vedettes locales ou nationales. Il semblait donc intéressant de partir de la question des états mentaux et d'étudier l'imputation de qualités mentales aux animaux par les visiteurs de zoo, afin de rassembler des informations sur la manière dont s'effectuent, en situation et dans la confrontation avec des animaux vivants, la différenciation et l'identification humain/non humain. Il était impossible de s'intéresser à tous les animaux du zoo. Nous avons choisi de centrer notre attention sur les primates et, parmi ceux-ci, de procéder à une comparaison systématique entre deux espèces (voir plus loin). En effet, ce sont les primates qui, dans nos sociétés, posent le plus radicalement la question de la distinction humaine. Leurs rapports, passés et présents, avec l'Occident montrent bien l'instabilité de leur statut (humain, non humain, intermédiaire) dans notre ontologie, et il nous a semblé que cette instabilité devait favoriser le travail de différenciation/identification, c'est-à-dire le travail d'établissement/ franchissement de la frontière que nous souhaitions observer.

## Objectifs et méthodes

Notre premier objectif a été de répertorier les qualités mentales attribuées à différents singes, puis de chercher à préciser les « traits » structurant la comparaison homme/animal, c'est-à-dire les indices perceptifs à partir desquels les visiteurs se situaient par rapport aux animaux. Afin de minimiser l'impact, à ce niveau, d'un trop grand nombre de facteurs, nous avons choisi de comparer les réactions des visiteurs devant deux espèces de primates présents à la singerie : des orangs-outangs, très anthropomorphes, et des cercopithèques de Brazza, leurs voisins immédiats. Les deux espèces étaient présentées dans le même dispositif : même type de cage, groupe social comparable (deux, trois ou quatre individus par groupe) et présence d'un petit dans les deux cas. Les deux espèces différaient donc surtout quant à leur taille, leur ressemblance avec les visiteurs et leur comportement. On pouvait supposer que les différences dans l'imputation de qualités mentales et dans les modalités interactives, s'il y en avait, reposeraient surtout sur ces dimensions.

Cependant, répertorier les qualités mentales attribuées et les « traits » sur la base desquels une analogie est identifiée ne suffit pas pour comprendre le fonctionnement de l'anthropomorphisme dans l'interaction face à face avec le primate. Les quelques anecdotes rapportées ci-dessus indiquent que dans l'interaction avec un primate le cadre qui organise la perception peut changer brusquement. Au cours de la visite au zoo, quels sont ces cadrages, comment sont-ils mis en place, comment se succèdent-ils et, en particulier, comment la logique savante du naturalisme cohabite-t-elle avec la logique de l'interaction ? Comment les visiteurs gèrent-ils cognitivement et émotionnellement multiples contradictions du face à face avec des primates captifs ? Tenter de répondre à ces questions, c'est chercher à décrire les « manières de se relier » aux primates disponibles ou prescrites par le zoo, et constituant le contexte relationnel dans lequel des états mentaux sont attribués. Il faut donc essayer de développer une anthropologie de la communication entre visiteurs et primates.

Nous aurions souhaité interroger également les facteurs contextuels, notamment le mode d'exposition, susceptibles d'affecter la manière dont les visiteurs se relient aux animaux. L'architecture du zoo induit en effet certains types de relation aux animaux, comme l'atteste le fait que l'arrivée des zoos sans barreaux a amené une diminution de la violence et des quolibets adressés aux animaux (Baratay & Hardouin-Fugier, 1998, p. 226). On peut supposer que selon la distance à laquelle le visiteur a loisir de s'approcher, selon que le dispositif d'exposition est une cage vitrée, un rocher ou une île, selon la composition sociale du groupe (quelques individus ou un grand groupe), ce sont des schèmes relationnels différents qui seront activés. Ce type de comparaison systématique devrait être mené, notamment en

comparant différents zoos, mais nous n'avons pas pu le réaliser dans le cadre restreint de cette étude. Nous avons, au contraire, « neutralisé » cette dimension en choisissant de porter notre attention sur un seul type de dispositif, décrit ci-après. Il sera donc intéressant de confronter nos observations et nos conclusions à des observations réalisées sur d'autres dispositifs.

De construction ancienne (1936), la singerie de la ménagerie du jardin des plantes à Paris, où nous avons réalisé nos observations, présente des cercopithèques africains et des orangs-outangs de Bornéo. L'architecture est circulaire, et propose, extérieurement comme intérieurement, un alignement de cages de même type et de dimensions légèrement variables. À l'intérieur, les cages sont surélevées d'à peu près 80 cm et fermées à l'avant de parois de verre. Une rambarde, placée à environ un mètre de la vitre, signale aux visiteurs qu'ils ne doivent pas s'approcher davantage. Mais nombreux sont les visiteurs qui, s'appuyant dessus, approchent leur visage de la vitre pour interagir de plus près avec les singes, surtout avec les orangs-outangs. Placés au centre, ceux-ci se sont vu attribuer deux cages adjacentes, ce qui agrandit leur lieu de vie, quoique celui-ci reste, au vu des standards actuels, très restreint (une surface au sol d'environ dix mètres sur cinq). Typique des zoos du XIX<sup>e</sup> siècle, le principe de l'alignement des cages « reproduit celui des cabinets d'histoire naturelle, en donnant aux animaux un statut d'élément de collection et à l'ensemble une allure d'inventaire » (Baratay & Hardouin-Fugier, 1998, p. 168). Petites, posées les unes à côté des autres, permettant au visiteur de voir tout ce qui s'y passe, ces cages sont des vitrines, « des présentoirs, presque des tableaux, avant d'être des habitats » (*ibid.*, p. 169). Les cages permettent une vision rapide et certaine des animaux exhibés. C'est dans ce type de dispositif spatial que le « texte » du zoo ressemble le plus à celui d'une encyclopédie dont on tournerait les pages en passant de cage en cage : « voici un orang-outang, voici un cercopithèque de Brazza, voici un mangabey à ventre doré... », nous dit le zoo (cf. Malamud, 1998). Le thème du voyeurisme est intrinsèquement lié à cette disposition spatiale. Il n'est habituellement pas consciemment perçu dans la singerie, mais un événement inhabituel peut le faire surgir. Ce fut le cas lorsque Dayu, un bébé orang-outang alors âgé d'un an et demi, fut isolé dans l'une des cages. On avait pris soin de le cacher à la vue des visiteurs en étendant une feuille de papier sur la majeure partie de la vitre de sa cage, mais il arrivait qu'en grimpant sur son filet il « dépasse » par en haut ou par le côté et qu'il soit visible. Cette « vision » a évoqué ce commentaire dans mon carnet de terrain : « quelle horreur cet enfant, tout petit, malade, et déjà au turbin ! Déjà dans sa cage de zoo, sa petite cellule à lui où il passera toute sa vie. [...] Certes il est caché à la vue des visiteurs, il n'est pas encore tout à fait exploité, mais jusqu'à quand ? » Pour l'Européenne du Nord que je suis, cette vision évoquait sans détour celle des prostituées dans leurs vitrines. Dans ces

moments dysphoriques, le zoo évoque le « peep show » et le visiteur se retrouve voyeur malgré lui. Parmi le public présent à ce moment, personne ne s'est intéressé au petit Dayu, alors même qu'une visiteuse avait clamé fort sa découverte (« il y a un bébé ici ») et que la plupart du temps les bébés animaux suscitent la fascination. Il y avait quelque chose de dérangeant et de malsain dans cette scène exhibant un bébé hirsute, pas très vif ni très enjoué, un bébé qui jouait bien mal sa représentation de petit mammifère sur la scène du zoo.

L'intérieur de la singerie est chaud, sombre et souvent bruyant. À l'extérieur, les cages des cercopithèques sont pourvues de fins grillages, ce qui permet aux visiteurs de leur lancer de petits objets. Celle des orangs-outangs a été complètement rénovée. Beaucoup plus vaste, entièrement vitrée sur trois côtés, décorée de peintures évoquant la forêt sur le mur du fond, et occupée par de nombreux jeux et éléments de décor (cordes, troncs, pneus, écorce, paille...), c'est incontestablement la cage la plus attrayante de la singerie. Sur le devant, une construction offre aux visiteurs un poste d'observation abrité. Ceux-ci sont ainsi invités à s'y arrêter pour bavarder, boire un coup ou se reposer. La cage reste une vitrine, un décor, mais elle est plus attractive que les cages intérieures.

Mes observations ont été réalisées en intérieur et en extérieur, selon l'occupation des cages et la répartition du public, devant les cages des orangs-outangs adultes (deux individus et parfois un bébé), celle des orangs-outangs adolescents (deux individus) et celle des cercopithèques de Brazza (trois ou quatre individus adultes et un bébé). Pour identifier les qualités mentales attribuées aux primates, ainsi que les traits servant de base à l'analogie humain/primate, j'ai enregistré les discours des visiteurs lorsqu'ils sont face aux cages. Je me suis mêlée aux visiteurs et, équipée d'une caméra vidéo tournant en continu, j'ai enregistré à la fois les comportements des animaux et les discours s'y rapportant<sup>7</sup>. Je n'ai pas interrogé les visiteurs sur leurs connaissances préalables des primates, ni sur les raisons pour lesquelles ils venaient au zoo. Je me suis centrée sur ce qui se passait devant les cages, tous visiteurs confondus. Mon but n'était pas de faire une étude du public, ni d'évaluer l'efficacité pédagogique du zoo, mais bien de saisir, en situation, les moyens par lesquels les visiteurs, dans leur diversité, se reliaient, ou non, aux animaux, c'est-à-dire les modes de relation aux animaux « disponibles » dans cette configuration.

J'ai ensuite retranscrit intégralement les propos enregistrés pour analyse. Mais j'ai aussi utilisé ma sensibilité et ma capacité à participer à la visite au zoo avec les autres visiteurs, notamment pour évaluer la tonalité émotionnelle des rencontres. Il arrivait que la caméra tourne mais que le sujet soit mal cadré, parce que mon rôle de visiteuse exigeait que je « sois là » et que je cesse de temps à autre de filmer. C'est par ce moyen que j'ai cherché à faire une ethnographie des rencontres entre visiteurs et primates, donc à récolter des données

qualitatives permettant de situer les propos enregistrés en contexte pour ensuite dégager des configurations relationnelles ou interactionnelles auxquelles rapporter les états mentaux attribués. Par souci de clarté, la présentation qui suit est divisée en deux parties. La première partie porte sur les discours et leurs situations. On y examine les qualités mentales attribuées, les traits qui structurent la comparaison homme/animal et les situations interactives qui leur correspondent. La seconde aborde la question des configurations relationnelles plus générales induites par la situation.

## Discours et situations

Entre janvier et septembre 2002, près de 4000 énoncés ont été recueillis devant les cages des orangs-outangs et des cercopithèques de Brazza du Jardin des Plantes à Paris. 3290 d'entre eux, issus de dix périodes d'enregistrement d'une durée de deux à quatre heures, étaient suffisamment audibles pour être intégralement retranscrits et ont fait l'objet de ces analyses. Ils concernaient soit la cage des orangs-outangs adultes (un mâle, une femelle et un bébé), soit celle des orangs-outangs adolescents (un mâle et une femelle), soit celle des cercopithèques de Brazza (d'abord une femelle, son petit et deux mâles, puis une femelle, son petit et un seul mâle).

Pour procéder à une première description, très générale, de ce corpus, les énoncés ont été classés selon qu'ils relevaient de l'une des catégories suivantes :

- Qualité mentale : énoncé qui comporte l'attribution d'une qualité mentale au singe : émotion, sentiment, trait de personnalité, intention ;
- Qualité physique : énoncé à propos d'un trait physique : pelage, mains, taille, yeux, bras...
- Jugement sur l'apparence : énoncé portant sur l'apparence des singes : « mignon », « rigolo », « affreux »...
- Comportement : commentaire sur le comportement de l'animal (« il marche », « il dort »...) ;
- Parle à : énoncé dans lequel le visiteur parle à l'animal ;
- Parle pour : énoncé dans lequel le visiteur parle pour l'animal (« il dit qu'il a faim ») ;
- Autres : énoncés qui ne relèvent d'aucune de ces catégories (coordination de l'attention, remarques, etc.).

L'ensemble des résultats est donné dans le tableau 1. Les énoncés portant sur le bébé orang-outang, trop peu nombreux, n'ont pas été repris dans les analyses ultérieures et ne sont pas comptabilisés dans

les totaux.

Comme on le voit d'emblée, beaucoup plus d'énoncés ont été recueillis devant les cages des orangs-outangs que devant celle des cercopithèques. Les visiteurs passent plus de temps devant la cage des orangs-outangs et ils y sont plus loquaces. À chaque fois que des visiteurs s'annonçaient devant la cage des cercopithèques, je m'y déplaçais, mais souvent ils ne faisaient guère de commentaires et passaient très vite aux orangs-outangs. On voit aussi qu'une proportion importante d'énoncés (64 %) relève de la catégorie « autres », c'est-à-dire qu'ils ne portent pas sur les animaux. J'y reviendrai.

Pour ce qui concerne les qualités mentales, les chiffres suggèrent que les visiteurs n'attribuent pas plus de qualités mentales aux orangs-outangs qu'aux cercopithèques. Au contraire, ils attribuent proportionnellement plus de qualités mentales aux cercopithèques qu'aux orangs-outangs<sup>8</sup>. Ce résultat surprenant semble contredire les conclusions de Gallup *et al.* (1997), qui liaient l'attribution de qualités mentales à la parenté perçue. Y a-t-il effectivement une différence entre les orangs-outangs et les cercopithèques dans la similarité perçue au zoo ? En répertoriant les énoncés où l'analogie entre l'animal et l'Homme est explicitement reconnue et commentée, il est possible d'estimer l'importance de la parenté perçue. Dans les enregistrements dont je dispose, on trouve 59/1009 énoncés mentionnant une ressemblance avec les orangs-outangs contre 3/153 devant les cercopithèques, ce qui donne des proportions de 5,8 % contre 1,9 % des énoncés. C'est aussi devant les orangs-outangs qu'on entend des commentaires comme « c'est proche de nous » ou « ils sont comme nous », etc. Tout ceci laisse penser que la parenté est effectivement davantage reconnue face aux orangs-outangs que devant les cercopithèques, alors même que ces derniers ne reçoivent pas moins d'états mentaux.

Il faut donc admettre que, dans le face à face de l'interaction, l'attribution d'états mentaux n'est apparemment pas une simple fonction de la proximité ou de la parenté perçue, contrairement à ce qui semble être le cas lorsqu'on répond à un questionnaire. D'autres logiques entrent en jeu. Lesquelles ?

## **« Mais qu'est-ce qu'il fait ? » Interpréter le comportement et attribuer des intentions**

Si l'on veut bien revenir au tableau 1, on remarquera l'importance de la catégorie « autres » dans l'ensemble des énoncés. Cela signifie que la majorité des énoncés enregistrés devant les cages ne mentionnent pas directement les animaux. On trouve dans cette catégorie beaucoup

d'énoncés d'orientation et de synchronisation de l'activité, et en particulier du regard : « regarde », « regarde là... », « viens voir ici »... On trouve ensuite des discussions, des réprimandes d'enfants, des exclamations et des rires... À voir ces résultats on pourrait croire qu'observer les animaux est une activité mineure au zoo... En fait, cette observation peut être mise en relation avec les observations de Joëlle Le Marec (communication personnelle), qui décrit la visite au zoo comme une expérience ou un scénario « troués » ; une expérience qui, comparativement à la visite au musée, est « inhomogène ». La visite au zoo est une occasion sociale dont les animaux forment un foyer d'attention dont l'intensité varie beaucoup.

Animal	Énoncés retranscrits	Énoncés s/ autres	Énoncés s/ autres	Qualité mentale	Comportement	Qualité physique	Apparence	Parle à l'animal	Parle pour l'animal
Cercopithèque	307	156	151	49 %	23	15 %	70	44 %	32
Orang adulte	1 863	584	1 279	68 %	53	9 %	174	29 %	232
Orang ado	1 083	425	658	60 %	41	10 %	224	52 %	60
Bébé orang	37	9	28	0	3		1	5	0
<b>Total</b>	<b>3 253</b>	<b>1 165</b>	<b>2 088</b>	<b>64%</b>	<b>117</b>		<b>468</b>	<b>324</b>	<b>143</b>
								<b>93</b>	<b>17</b>

Figure 1. Tableau 1. Répartition des énoncés par type d'animaux et par contenus

La catégorie « Autres » comporte les énoncés ne portant pas sur les animaux et a été calculée en pourcentages du nombre total d'énoncés. Pour les autres catégories, le pourcentage a été calculé sur base du nombre d'énoncés portant sur les animaux et non du nombre total d'énoncés

Élaboré par Véronique Servais

En poussant l'analyse un peu plus loin, on s'aperçoit que c'est surtout devant les cages des orangs-outangs, et plus encore devant celle du couple âgé (la proportion atteint là 68 % du total des énoncés retranscrits), que les énoncés « autres » sont présents. Certes, les visiteurs restent plus longtemps devant les orangs-outangs que devant les cercopithèques. Il est donc normal qu'il y ait là davantage de discussions ou de commentaires qui ne portent pas directement sur les animaux. Mais un autre élément joue peut-être ici un rôle, c'est l'aisance avec laquelle le comportement de l'animal est interprété en termes de « ce qu'il fait ». Dans leurs commentaires devant les cages, les visiteurs montrent en effet un désir constant, parfois quasi obsessionnel ou angoissé, de nommer ce que fait l'animal. Des visiteurs peuvent discuter des minutes durant pour savoir si le singe mange une pomme ou une poire. Parfois, comme dans l'extrait ci-dessous, enregistré face à l'orang-outang mâle, le besoin de savoir « ce qu'il fait » devient à ce point impérieux qu'il oblitère tout souci de

vraisemblance.

Enfant – Oh il est gros !

Femme – Il est énorme celui-ci, hein Enfant – Ben oui.

Quand il va se réveiller ?

Femme – Et ben quand il aura fini sa sieste

Enfant – Eh ben y en a pas d'autre il vient d'où ? Il vient d'où ce gros polaire gros ?

Femme – De Bornéo.

Enfant – T'as vu il est écrit là ! Femme – Il fait 90... 90 kilos

Enfant – Oh oh il est lourd !

Femme – Il est énorme hein ! Enfant – Eh il va se réveiller !

Enfant – Eh mais il habite où ?

Femme – Chut ! Mais il habite ici c'est sa maison Enfant – Mais il vient d'où ?

Femme – De Bornéo, Chérie. Enfant – De Bornéo et celui-là

Enfant – Pourquoi il se réveille pas ?

Femme – Ben il fait dodo il est fatigué il fait sa sieste

Enfant – Et il est tout seul... Femme – Oui.

Enfant – Il va se réveiller là oh il va se réveiller. »

Pendant toute la durée de cette conversation, l'orang-outang, couché à plat ventre près de la vitre, manipule et mâchonne visiblement de la paille... Donc il ne dort pas. Mais qu'est-ce qu'il « fait » ? Mâchouiller de la paille ne semble pas correspondre à une catégorie comportementale convenable dans la situation. Peut-être n'est-ce pas là quelque chose d'assez *typique*, au sens que la sociologie de Schütz donne à ce terme : un schème interprétatif qui nourrit une connaissance familiale et immédiate des choses ou des actions de la vie quotidienne. On peut supposer que si les orangs-outangs avaient été connus pour leurs mâchouillements de paille, les visiteurs n'auraient eu aucune peine à savoir « ce qu'il fait » et auraient probablement été ravis de voir l'orang-outang « faire l'orang-outang ».

Du point de vue de la transparence du comportement, les orangs-outangs et les cercopithèques sont très différents. Les premiers font des choses bizarres comme se tenir dans un tonneau, s'étendre sur le sol et se pincer la peau du visage avec les doigts, regarder les visiteurs, jeter des excréments, manipuler des objets, rester immobile en mâchonnant des brindilles, se couvrir la tête d'un morceau de tissu... Leurs déplacements sont lents et apparaissent souvent incohérents et sans but, surtout ceux des adultes. Cette difficulté à savoir ce que « fait » l'animal peut entraîner un certain trouble ou malaise chez le visiteur, dont la pensée reste en suspens. En l'absence de registre disponible et d'une place dans le dispositif, l'angoisse surgit. C'est notamment le cas lorsque l'orang-outang mâle fixe un visiteur. Le 19 février, je note dans mon carnet de terrain : « Souvent l'orang-outang passe d'un visiteur à l'autre, mais parfois aussi son

regard se fixe. Il m'a semblé que les visiteurs n'y répondaient pas, même s'ils le regardent aussi, mais ils semblaient figés dans l'hébétude de l'altérité. Ils ne bougeaient pas, tous leurs mouvements étaient ralenti. Ensuite, j'ai vu plusieurs enfants faire des signes, et une petite fille imiter une grimace. Y a-t-il eu imitation en retour de la part de l'animal ? Je n'ai rien vu de tel. » Au contraire, le comportement des cercopithèques est limpide et se laisse interpréter dans des catégories comportementales simples : ils mangent, jouent, se poursuivent, se bagarrent ou se disputent, grimpent, veulent monter... D'où le fait que les discours sont beaucoup plus centrés sur les animaux observés. En même temps, une fois « ce qu'ils font » identifié, les visiteurs passent à la cage suivante. Alors que devant la cage des orangs, les visiteurs regardent, puis parlent d'autre chose, puis se mettent à nouveau à commenter ce qu'ils voient, par exemple si leur attention est attirée par un déplacement ou un mouvement.

Cette aisance dans la lecture du comportement des cercopithèques de Brazza pourrait être un facteur qui favorise l'attribution de qualités mentales, et d'intentions en particulier (il veut monter, il veut manger, il veut attraper...). Le fonctionnement de la théorie de l'esprit (« lire » les pensées des autres en observant ce qu'ils font), repose en effet sur la perception des intentions derrière le comportement. Plus l'intentionnalité du comportement est visible, c'est-à-dire interprétable en termes de ligne d'action (cf. Wieder, 1980), plus le « mindreading » - et l'imputation de qualités mentales - sera aisé. Dans le face à face réel entre le primate et le visiteur, le premier déterminant pour l'imputation de qualités mentales pourrait donc être moins la parenté perçue que l'intentionnalité apparente du comportement : il faut que l'organisation et l'orientation des mouvements et des déplacements de l'animal dans l'espace et dans le temps fassent apparaître que son comportement est dirigé par un but. Ce serait donc plutôt une question de familiarité et de lisibilité que de parenté. Avec leurs mouvements lents et incohérents en apparence, les orangs ne s'offrent pas aisément à ce type d'interprétations. Ne comprenant ni ce qu'ils « veulent » ni ce qu'ils « font », les visiteurs ont des difficultés à identifier une ligne d'action, donc à leur imputer des intentions et ce, même s'ils les jugent plus proches d'eux.

## Quels états mentaux ?

À un second niveau d'analyse, on peut se demander si les visiteurs n'attribuent pas aux orangs-outangs des traits mentaux plus sophistiqués qu'aux cercopithèques. Pour répondre à cette question, les énoncés comportant l'attribution d'une qualité mentale ont été répartis en différentes catégories pour chacun des trois groupes (orangs adultes, adolescents et cercopithèques). Les choix ont été faits de manière à distinguer les intentions simples d'autres formes de

qualités mentales. Ils sont résumés dans le tableau 2, qui permet de contraster les groupes sur le plan quantitatif afin de voir si des différences nettes émergent.

Plusieurs choses sont à noter. La première est que les orangs adolescents sont jugés moins malheureux que les orangs adultes et les cercopithèques, entre lesquels il n'y a guère de différence. Les adolescents passent beaucoup de temps à jouer et à interagir avec les visiteurs, tandis que les adultes sont plus passifs. Une autre est que les orangs sont les seuls à se voir attribuer des traits de personnalité. Ensuite, on voit que les intentions simples sont effectivement attribuées en plus grande proportion aux cercopithèques, tandis que des états mentaux plus sophistiqués sont attribués aux orangs-outangs, en particulier pour ce qui concerne les intentions de niveau supérieur, impliquant une conscience sociale (« il veut me dire ceci ou cela »). En même temps qu'une différence dans le type d'intentions attribuées il y a donc des différences dans les situations qui génèrent l'imputation d'intentions : surtout la lisibilité du comportement pour les cercopithèques comme on l'avait pressenti et surtout l'adresse au visiteur pour les orangs adolescents.

Le visiteur donne alors l'impression de croire que l'orang-outang s'adresse à lui. Lorsqu'il dit : « il fait la quête » ou « il fait son numéro », le visiteur semble supposer que l'orang a conscience de la situation et que c'est délibérément, *afin* de susciter l'attention, qu'il a exécuté ses acrobaties avec tant de virtuosité.



Figure 2. Tableau 2. Répartition des types de qualités mentales attribuées selon l'espèce et le groupe d'âge

Types de qualités mentales	Orangs adultes		Orangs adolescents		Cercopithèques	
	n = 53	%	n = 41	%	n = 23	%
Tristesse, souffrance (il est tout seul, c'est ça qui est triste au fond des yeux, il souffre...)	20	38 %	5	12 %	7	30 %
Intentions simples (il veut attraper, il a voulu le prendre, il cherche quelque chose à manger...)	9	17 %	6	14 %	6	26 %
Conscience sociale, adresse au visiteur (il fait le spectacle, il m'a montré que, il fait l'imbécile...)	9	17 %	13	32 %	1	4 %
Activité mentale (il se souvient, il a changé d'avis...)	8	15 %	11	27 %	6	26 %
Personnalité (il est gentil, c'est un vrai macho, il est timide, paresseux...)	6	11 %	2	5 %	0	0 %
Bien-être (il est bien dans son hamac, il s'amuse...)	1	2 %	4	10 %	3	13 %

Élaboré par Véronique Servais

Il me semble que ces situations, dans lesquelles le visiteur croit/pense/accepte de considérer que l'animal s'adresse à lui sont des situations qui supposent un lien social minimal<sup>9</sup>. Elles pourraient être favorables à l'irruption du sentiment de se trouver face à un organisme conscient et agissant délibérément, et constituer un cadre perceptif favorisant un changement de statut, voire la transgression de la frontière de l'humanité. Pourtant, si on élargit la perspective pour replacer les discours analysés dans leur situation interactive, il semble que ce ne soit pas le cas, comme le suggèrent les quatre scènes suivantes :

Scène 1 : L'orang-outang adolescent Toubo joue à des jeux turbulents avec la femelle Watana. Puis il s'interrompt et pose les yeux sur le public. Une femme s'adresse alors à l'enfant qui l'accompagne pour qu'il « fasse coucou » à Toubo :

F : Allez fais coucou, fais coucou comme ça... Coucou Et il tourne la tête ! Il s'en fout tu vois il a dit : « Je m'en fous ! Je m'en fous » (L'orang retourne à ses jeux) [ ]

Regarde comme il s'amuse [ ] On peut aller voir autre chose si tu veux. Regarde il y en a d'autres encore à côté des singes

En faisant parler l'orang-outang, cette femme l'incorpore dans la situation interactive. Elle rend son comportement intelligible en l'interprétant comme une réponse aux salutations de l'enfant. On pourrait considérer que ce faisant elle le fait entrer dans la communauté des humains, comme le font les propriétaires d'animaux de compagnie avec leurs chiens (Tannen, 2004). Mais ceci ne semble pas se produire puisque quelques instants plus tard elle propose à l'enfant, sans plus de cérémonie, de passer à la cage suivante, reprenant un cours d'action momentanément interrompu par cette brève tentative d'interaction.

Scène 2 : Un groupe d'enfants de 8 à 10 ans, accompagnés d'un moniteur, entre dans la singerie. Ils se dirigent vers les orangs-outangs adolescents. Le moniteur pose un objet contre la vitre. La femelle descend, se cogne à la vitre et repart. Rires. Le mâle vient voir à son tour et le moniteur recommence. Ils se regardent.

E1 (enfant) - Il a souri il dit oui !

E 2- Je vais lui parler moi ! (L'orang-outang s'en va vers le fond de la cage)... L'enfoiré il s'est cassé.

Le premier enfant interprète sans hésitation les mimiques de Toubo comme une réponse à l'offrande de l'objet contre la vitre. Emporté par cette découverte, un second enfant se précipite vers l'orang-outang pour « lui parler » puis se vexe du « mépris » de Toubo qui, en lui tournant le dos, transgresse en fait l'ordre de l'interaction, qui veut qu'on se prête mutuellement attention. Dans cet extrait, les enfants semblent s'attendre à ce que l'orang-outang partage les mêmes présupposés pour la communication, et notamment les règles qui organisent l'interaction.

Scène 3 : Devant la cage des orangs-outangs adultes. On vient de les nourrir. Le mâle, appuyé contre la vitre, mange quelque chose. Par un mouvement de lèvres il ramène ce qu'il a en bouche dans sa lèvre inférieure, ce qui le rend visible. On entend les cris dégoûtés des enfants :

E - ooh

H – oh là là

E – regarde ... lui... il nous montre

F – il nous montre ce qu'il était en train de manger Allez on y va les cocos ? On va voir d'autres animaux ?

L'enfant semble penser que l'orang-outang lui montre délibérément ce qu'il mange, qu'il s'adresse à lui. Le commentaire de la femme adulte confirme. Puis, comme dans la scène 1, on passe sans transition d'un commentaire laissant entendre que l'animal s'adresse délibérément aux visiteurs, qu'il est donc doté d'une conscience sociale intentionnelle, à un commentaire qui resitue celui-ci dans le cadre de la visite (on va voir d'autres animaux ?) et a pour effet d'annuler le cadre précédent. Car si l'animal essaye de me montrer ce qu'il mange, n'est-ce pas qu'il essaye de communiquer avec moi ? Et s'il essaye de communiquer avec moi, ne rejoint-il pas, du moins en partie, la communauté des humains ? Comment alors l'abandonner à son sort dans l'indifférence et passer à la cage suivante ? Il y a ici une incohérence, une dissonance cognitive entre deux cadrages alternatifs de la situation. Elle tient en partie au besoin, signalé plus haut, d'identifier ce que font les animaux. Mais il faudra toutefois l'expliquer davantage.

Scène 4 : Devant la cage des orangs-outangs adolescents. Ils jouent. Arrivent deux jeunes femmes et deux enfants. L'adolescent mâle, Toubo, quitte son jeu et s'approche de la vitre.

F1 – Oh regarde comme il vient

F2 – Il vient faire coucou ; eh il fait coucou il fait coucou F1 – Il fait coucou ?

F2 met sa main sur la vitre, puis Toubo pose sa main contre la vitre lui aussi, en vis-à-vis, et elle « caresse » la vitre. Une autre dame, qui regarde la scène, dit « ooh » d'un ton attendri. La femme pose sa main un peu plus loin, l'orang-outang la suit. Puis elle pose sa main à hauteur de son visage. Il se retire, puis avance à nouveau et « embrasse » brièvement la vitre.

F1 – Oh il fait un bisou

F2 remet sa main sur la vitre, l'orang-outang s'en va et retourne jouer avec la femelle. Fin de l'interaction, les jeunes femmes s'en vont quelques instants plus tard, pensivement.

Pour les visiteuses, l'interaction qui prend place ici est difficile à interpréter ; l'absence de tout commentaire en témoigne. De quoi s'agit-il ? Il n'existe pas dans le savoir social ordinaire de définition pour ce type de situation, qui semble rester comme en suspens, en attente d'une qualification. Que s'est-il passé ? Au-delà d'une simple description en termes de comportements, les visiteuses sont bien en peine de le savoir.

Ces quatre courtes scènes ont des points communs. Hormis dans le cas des enfants (scène 2), les discours qui, sur le plan du contenu, affirment que l'orang-outang s'adresse « à moi » n'ont pas l'air de renvoyer, sur le plan de l'interaction, à une situation où le visiteur comprend ce que l'animal veut « lui dire ». Les visiteurs ne donnent pas non plus l'impression de croire que l'animal s'adresse vraiment à eux. Par comparaison avec le cas des chiens de compagnie étudiés par Tannen (2004), on a ici l'impression que l'intégration à la situation interactive n'est que partielle, ou qu'elle s'interrompt tout à coup, au moment où les visiteurs reprennent le cours de leur visite en passant à une autre cage, comme si une parenthèse se refermait. Par contraste, on peut citer l'exemple souvent observé du dauphin captif qui envoie son ballon aux pieds d'un spectateur. Incrédule mais ravi, celui-ci comprend instantanément que le dauphin veut *jouer avec lui* et se sent souvent « élu » par le dauphin. Je n'ai rien observé de comparable auprès des singes, où l'incompréhension et l'absence de sens semblent dominer. Il est notable que des affirmations comme « il a voulu me montrer que... » ne remettent pas en question le cadre plus général de la visite puisqu'elles voisinent régulièrement avec « on va voir d'autres singes ? ».

## **Les « traits » qui structurent la comparaison/distinction avec les primates observés**

Une autre question que nous souhaitions aborder dans cette étude portait sur les « traits » qui déclenchent la comparaison entre primates humains et non humains au cours d'une visite au zoo. Notre but était de comprendre ce qui motive la comparaison et ce qui l'organise. Ici encore nous allons partir de l'analyse des discours pour les intégrer progressivement dans des situations interactives et présenter les particularités de celles-ci.

Parmi les 1165 énoncés analysés, 62 comportent une analogie homme / primate et parmi ceux-ci, trois seulement concernent les cercopithèques. Ils relèvent de deux catégories : le comportement dans deux tiers des cas environ, les traits anatomiques rendant compte du dernier tiers. La ressemblance anatomique porte principalement sur les mains, les doigts, les ongles et le visage (E. : « il a un gros ventre... et des gros ongles... comment il parle ? il parle ? ») mais aussi les cheveux (« il a comme des cheveux »), les bras (« hé tu sais il n'y a pas grande différence entre l'homme et... regarde les bras ! ») ou des traits plus surprenants (« il a un double menton, comme Monsieur Beaumarcé »). La ressemblance anatomique semble induire une comparaison directe, voire troublante (« c'est vraiment humain cette bête », « ça a une tête c'est incroyable... c'est presqu'humain », « tu

comprends que c'est pas loin de nous hein »). Elle est parfois d'ailleurs ressentie sur le mode de la monstruosité (« Pouah il est horrible lui ! »). La proximité anatomique paraît difficile à symboliser : le commentaire reste suspendu et n'embraye pas sur des associations, excepté une fois, avec les hommes préhistoriques (« ce sont les ancêtres de *Homo habilis*, nous on faisait pareil on se pendait dans les arbres... on avait les bras plus longs que... les jambes »). Mais dans l'ensemble ce que la ressemblance évoque pour les visiteurs est peu verbalisé, tandis que l'analogie comportementale donne lieu, à l'inverse, à des discours prolixes et créatifs. Les interprétations sont pour la plupart ludiques et débridées : « ils vont au restaurant », « il fait du streching », « il se fait des spaghetti... ou des frites », « elle fait la vaisselle », « il est en train de jouer du clavier », « ho ho ils font des discours », « il se brosse les dents »... ou, moins fréquemment, plus graves : « tu sais, c'est comme les enfants qui sont hospitalisés ils... ils ont le même comportement ». Sur le plan du comportement, les traits qui évoquent la comparaison avec les humains sont très variés. Tout semble bon, pourvu qu'une ressemblance, même vague, puisse être identifiée. Tout comportement, pourvu qu'il puisse être « métaphorisé » par un comportement humain, peut servir d'ancrage à la comparaison.

Le « bisou » est le trait humain le plus souvent reconnu ou attribué aux orangs-outangs. Ce terme ne recouvre cependant pas une réalité univoque. Au contraire, les visiteurs désignent comme des « baisers » des patterns comportementaux assez différents comme des mouvements de lèvres, l'ouverture et fermeture de la bouche, un toucher rapide avec les lèvres et un baiser appuyé (lèvres pressées et bouche entrouverte). En outre, ce qui est reconnu comme un « baiser » peut être dirigé vers un congénère, un objet ou un visiteur (« Tu as vu il fait un bisou à la vitre », « elle a embrassé la corde », « tu as vu il m'a fait un bisou »...) Le « bisou » est donc une catégorie définie prioritairement par son aspect visuel : des mouvements de lèvres ou de bouche qui ne correspondent pas nécessairement à une situation sociale analogue à un « bisou » humain. Le « sourire » est également souvent reconnu. Ici aussi, c'est plutôt en tant que trait anatomique que réponse sociale.

Une chose est troublante à propos des bisous, sourires et autres traits humains identifiés dans le comportement et l'interaction sociale. C'est que les visiteurs n'y réagissent pas comme s'ils étaient vrais. Par exemple, à un orang-outang qui leur a « souri » ils ne sourient pas en retour. Les visiteurs qui disent avoir vu des sourires ou des bisous semblent donc penser qu'il ne s'agit pas là de « vrais » bisous ni de « vrais » sourires, tout comme ils ne semblaient pas croire que les orangs-outangs s'adressaient « vraiment » à eux dans les scènes décrites ci-dessus. Par ailleurs, il faut rappeler le caractère saugrenu de bien des interprétations basées sur les traits comportementaux. Des interprétations comme « il joue du clavier » ou « elle fait la

vaisselle » sont certainement un moyen de surmonter l'opacité du comportement des orangs-outangs ; elles peuvent se lire comme des tentatives ludiques pour satisfaire à cet exercice imposé du zoo : identifier « ce qu'ils font ». Mais il y a plus ici qu'un simple confort cognitif et émotionnel. Car dans la mesure où les traits humains restent métaphoriques, et de l'ordre du « comme si », ils placent l'expérience du zoo dans cet espace transitionnel réservé au jeu et si bien décrit par Bateson (1977), l'espace du jeu et de la métaphore, où « les choses ne dénotent pas ce qu'elles dénoteraient si elles étaient sérieuses ». Nous y reviendrons.

## **Émotions, interactions et modèles de relations**

Il faut passer à un niveau de description plus général, c'est-à-dire celui des modèles de relations, pour tenter de rendre compte des observations, contradictions et bizarries notées dans la première partie. C'est ce que nous allons tenter de faire à présent. Dans un premier temps, nous allons évoquer la tonalité émotionnelle qui s'expérimente aux abords des cages des singes et les structures d'interaction qui lui correspondent. Puis, dans la dernière partie de cette analyse, nous proposerons une hypothèse qui permet de rendre compte de la plupart des caractéristiques importantes relevées jusqu'ici.

## **Le spectacle : interactions euphoriques et dysphoriques**

Ce qui frappe d'abord le visiteur s'il se met à fréquenter assidûment les abords des cages des singes, c'est la versatilité émotionnelle. L'ambiance, la tonalité des émotions, peuvent varier en peu de temps de l'euphorie avec cris, rires, gaieté et applaudissements, au malaise, voire à l'angoisse et à l'interrogation anxiouse. L'amplitude des changements est considérable. Il est difficile d'objectiver les éléments responsables de ces changements. Une piste possible est de faire un détour par la description des interactions. Pour les sciences de la communication, l'émotion peut en effet être considérée comme un équivalent intrasubjectif de configurations interactionnelles (Bateson, 1996). Dans les rencontres visiteurs/ primates, les moments de gaieté et de plaisir sont associés aux situations où l'animal « fait le singe » (il se gratte, il fait des cabrioles, des grimaces), et plus encore quand il « fait le spectacle ». Les jeunes orangs-outangs, le mâle comme la femelle entrent ainsi parfois dans de véritables interactions cumulatives avec les visiteurs : plus ceux-ci rient, s'exclament et s'excitent, plus le singe est exubérant. Ces escalades se terminent dans

une explosion de rires et d'applaudissements du côté des visiteurs, un(e) « artiste » essoufflé(e) de l'autre. Dans ces interactions les rôles sont clairs : le visiteur assume pleinement sa position de spectateur, et l'orang-outang celle, complémentaire, d'« amuseur ». Ces positions sont socialement suffisamment codées – mais elles sont aussi le résultat d'un apprentissage de part et d'autre – pour que chacun puisse entrer dans son rôle et que l'interaction fonctionne sans heurts. Le spectateur peut entrer dans une routine sociale familière, et quelle n'est pas sa joie de voir le singe coopérer avec lui dans l'accomplissement de ce cours d'action ! Pour désigner ces interactions sociales qui fonctionnent selon des règles anticipées, sans heurts et sans faux pas qui viendrait en altérer le cours, le sociologue E. Goffman (1993) employait l'adjectif « euphorique ». Dans son esprit, ce terme ne devait pas renvoyer aux émotions individuelles mais devait surtout qualifier un état de l'interaction. Dans nos observations, cela s'accompagne d'émotions très positives, de rires, d'applaudissements et d'exclamations en tout genre.

Mais il arrive aussi que la position du voyeur soit mal assumée, comme dans le cas du bébé orang-outang présenté au début. Le singe ne « fait pas le singe », il joue mal sa représentation, ou fait piètre figure. Il est alors question de monstruosité, d'agression, et le plaisir à regarder disparaît : « C'est horrible leurs oreilles » ; « Regarde-la, c'est immonde » ; « Regarde-les : ils sont monstrueux hein c'est horrible » ; « Père : - Regarde celui-là comment il est énorme ! Enfant : - Ouah ! (dégoût) si c'était lui oh là là... ». Ce sont surtout les deux orangs-outangs âgés qui suscitent ce genre de réflexion, mais tous les singes sont potentiellement repoussants. En témoigne une étude de Mitchell *et al.* (1992) qui a montré que, de tous les animaux du zoo, ce sont les singes que le public harcèle le plus. Les énoncés évoquant la souffrance sont eux aussi fréquents dans le discours des visiteurs, et il n'y a pas ici de différence entre les orangs-outangs et les cercopithèques de Brazza (voir tableau 2). Ce sont les enfants qui semblent les plus sensibles à la souffrance des animaux. Les enfants s'identifient aisément aux animaux et j'ai relevé régulièrement dans leurs paroles une réelle inquiétude à leur égard. Ils posent beaucoup de questions, et il arrive qu'ils croient que les animaux sont punis. « E - Mais pourquoi ? Comment ils vont faire pour sortir ? Grand-mère : - Ben l'été ils sortent mais... » ; « Pauvre bête, d'abord y en a un qui fait pipi et ensuite il y a quelqu'un qui... » ; « Attends, mais eux ils n'ont pas de nourriture ! » ; « Pourquoi il est tout seul ?... Elle est où sa tata ? » ; « Pourquoi il peut pas sortir ? ». À cette question le papa du petit garçon répondit par cette phrase inoubliable : « Parce que sinon il serait dehors... ». La réponse typique des éducateurs et des parents ou grands-parents aux inquiétudes des enfants est de minimiser ou de normaliser la situation. Or, s'il faut en croire Malamud (1998) et ses analyses de récits poétiques ou littéraires évoquant le zoo, le malaise et l'angoisse affleurent constamment dans l'expérience de la visite au

zoo. Celle-ci ne serait donc pas l'expérience amusante et distrayante pour laquelle elle essaye de se faire passer.

De ce bref aperçu de la tonalité émotionnelle des rencontres entre visiteurs et primates au zoo on peut conclure que l'interaction fonctionne bien quand le visiteur peut entrer dans un rôle de spectateur, au sens théâtral du terme, d'une représentation animale, quand l'animal joue bien son rôle de représentant typique d'une catégorie. Dans le cas des orangs-outangs, le plaisir est doublé du sentiment que l'acteur joue délibérément son rôle. Alors l'interaction est euphorique. Mais ce cadre-là ne tient pas longtemps et très vite la situation redevient incertaine. Le regard est moins bien assumé et le malaise, le trouble, la gêne et la tristesse refont potentiellement surface. Les structures pour la communication inter-espèces fonctionnent suffisamment pour que le visiteur puisse croire que l'animal « lui fait son spectacle » mais, au-delà du fait de « jouer » rituellement cette relation spectateur/acteur comme s'il s'agissait d'une scène de théâtre – ce qui incontestablement est plaisant – les interactants n'ont rien à se dire. Ce qu'éprouve le visiteur est un profond sentiment d'incommunicabilité ; car en réalité les singes ne lui « parlent » pas, ils ne lui « disent » rien. Contrairement aux dauphins qui invitent à jouer, les singes de la ménagerie ne « disent » rien aux visiteurs.

## **Des échanges structurés par le « jeu » et le flottement de la métaphore**

J'ai suggéré plus haut que des exclamations comme « il fait la quête », « il veut me montrer que », etc., supposent que les visiteurs sentent et pensent que le singe s'adresse à eux. J'ai ensuite fait l'hypothèse que se sentir destinataire des actions de l'orang pouvait être propice à l'émergence d'un nouveau cadrage de la situation, où l'animal serait perçu comme un être conscient agissant délibérément. Puis, en présentant quelques scènes mettant en jeu la reconnaissance des intentions sociales des orangs-outangs par les visiteurs, j'ai mis en doute cette hypothèse : la construction de l'animal comme partenaire d'interaction semblait incomplète et ne permettait pas de remettre en question le cadre plus général de la visite au zoo, consistant à passer d'une cage à l'autre pour voir des animaux. Dans la partie suivante, consacrée aux « traits » servant de base à la comparaison, j'ai souligné le caractère saugrenu de bien des interprétations. Enfin, j'ai proposé ci-dessus que la visite au zoo fonctionne bien lorsque le visiteur peut entrer dans un dispositif similaire à celui d'une représentation théâtrale. Il faut à présent reprendre ces différents éléments et tenter de reconstruire le modèle de relation dans lequel ils s'insèrent.

Dans l'interaction quotidienne avec un animal de compagnie, il est

fréquent que l'être humain ait le sentiment que l'animal lui *répond* (Pongrácz *et al.*, 2001). Qu'il répond à ses émotions, ses actes, voire ses pensées. Dans cette situation interactive, le propriétaire a le sentiment très net que l'animal agit délibérément et il le dote volontiers d'une conscience intentionnelle. Mais, comme je l'ai dit, je n'ai rien vu ni entendu de tel dans les interactions entre les visiteurs et les orangs-outangs. Les gens disent « il m'a souri », « il veut me montrer que », mais ils ne se comportent pas comme s'ils étaient face à une conscience qui cherche délibérément à communiquer avec eux. Le singe s'adresse à moi, mais il ne me « dit » rien. Comment comprendre cette contradiction apparente ? Les discours des visiteurs ne sont-ils pas à prendre au sérieux ?

Pour répondre à ces questions, il faut rappeler le contexte ludique ou paradoxal qu'introduit l'anthropomorphisme débridé évoqué plus haut. Quand les visiteurs disent que le singe fait un discours, qu'il fait la quête, ou qu'il fait des frites, il est clair qu'il s'agit de métaphores. Le visiteur ne croit pas vraiment que le singe fait des frites, ni qu'il joue aux cartes ou fait un discours. L'usage métaphorique de termes humains ouvre un espace transitionnel dans l'interprétation du comportement, un espace dans lequel « les choses ne dénotent pas ce qu'elles dénoteraient si elles étaient sérieuses », c'est-à-dire l'espace du jeu (Bateson, 1955). Telle est la puissance des métaphores : parce qu'elles peuvent être prises plus ou moins au sérieux, elles ouvrent une zone de flottement dans l'interprétation du comportement des animaux. C'est pourquoi peut-être on a l'impression que les visiteurs ne prennent pas ce qu'ils disent au sérieux. Ils disent « il m'a souri », « il m'a dit bonjour », « il veut me faire voir qu'il n'a plus à manger », « il fait son spectacle », « il veut qu'on le regarde », etc., mais on n'a pas le sentiment qu'ils croient vraiment à ce qu'ils disent. Quand un visiteur dit « il m'a souri », il ne sourit pas en retour. Il n'est pas avec l'animal dans une interaction « où on se sourit ». Il ne croit pas non plus vraiment que l'animal lui fait des baisers<sup>10</sup>. Cette flexibilité dans l'interprétation, ce flottement de la métaphore « protège » les visiteurs de l'irruption du sentiment d'avoir affaire à un organisme doté d'une intentionnalité sociale et de conscience. Ainsi la manière de se relier aux orangs-outangs au zoo se caractérise-t-elle par une grande différence entre ce qui est dit et ce qui est expérimenté, comme si le zoo lui-même était un vaste contexte ludique, où rien de ce qui s'y passe ne doit vraiment être pris au sérieux, où rien de ce qui est dit ou vu n'est vraiment vrai. Le zoo comme lieu bizarre où les visiteurs n'ont pas l'air de croire à ce qu'ils voient... Ne serait-ce pas alors notamment en cela, dans l'apprentissage de cette « distance », que le zoo fonctionne comme dispositif culturel d'apprentissage (et d'accomplissement) de la distinction humaine ? C'est-à-dire que quoi qu'ils fassent, les animaux « restent des animaux » exposés pour le plaisir du visiteur. Toujours est-il que toutes nos observations convergent vers cette conclusion : le cadre de la visite au zoo, en tant

que cadrage ludique, s'impose comme définition de la situation et empêche des cadrages alternatifs de survenir ou de se stabiliser.

On ne peut évidemment établir un sens à la causalité qui relie ces différents éléments : il est tout aussi absurde de considérer que c'est le contexte ludique qui entraîne l'absence du sentiment d'une conscience, que de penser que c'est à l'inverse l'absence du sentiment d'une conscience qui fait que les visiteurs ne prennent pas ce qu'ils disent au sérieux. C'est à un complexe relationnel cohérent que nous avons affaire, et peu importe l'ordre dans lequel sont décrits les éléments qui le constituent. Dans ce complexe relationnel, les traits mentaux ou humains sont attribués par commodité. L'anthropomorphisme fonctionne en même temps comme mise en relation (il aide à comprendre ce que font les animaux) et mise à distance : en offrant des interprétations faciles et peu crédibles, il dispense de comprendre véritablement les animaux. C'est là toute la force des interprétations comme « elle fait la vaisselle » : en établissant une analogie fantaisiste, elles permettent de rapprocher l'animal de l'humain, tout en affirmant leur altérité radicale (« il est évident qu'elle ne fait pas la vaisselle »). En cela, l'anthropomorphisme observé s'oppose à l'empathie. Grâce à sa dimension métaphorique, il permet de ne pas prendre au sérieux ce qui est dit – et de ne pas s'interroger sur ce qu'éprouvent les animaux réels. Dans ces circonstances, faire l'expérience de la vie mentale des animaux observés s'avère exceptionnel. La transgression de la frontière mentale entre visiteurs et orangs-outangs est rare et la discontinuité radicale entre leur intérriorité et la nôtre n'est pas seulement respectée, elle est aussi expérimentée, comme si quelque chose venait bloquer le sentiment d'empathie.

L'empathie, qui consiste à « voir les choses du point de vue de l'animal », est une attitude peu fréquente dans le zoo. Peut-être parce qu'elle est source de tristesse ou d'angoisse (car il faut alors se mettre à la place d'un animal enfermé), mais aussi probablement parce que, dans le cas des animaux, l'empathie est favorisée par la perception de liens entre l'organisme et son environnement<sup>11</sup>. Il faut, pour reprendre les termes de Hediger (1953), que les animaux exposés puissent être perçus comme des animaux-sujets et non uniquement comme des animaux-objets (Servais, 1999). Or, dans les environnements très appauvris du zoo, et en l'absence d'une bonne connaissance de l'histoire naturelle de l'espèce, il est difficile de percevoir les liens entre le comportement et le milieu qui l'a façonné ou auquel il se rapporte. Empathie, anthropomorphisme et attribution de qualités mentales sont donc trois opérations radicalement différentes. La première n'est pas encouragée par le dispositif du zoo, tandis que le second est le mode de relation principal qui est disponible pour les visiteurs désireux de se relier aux animaux exposés. Dans une étude sur l'empathie et l'attribution d'états

mentaux, Hills (1995) a obtenu des résultats similaires. Elle observe que le score d'empathie n'est positivement corrélé à l'attribution de qualités mentales que lorsqu'il est élevé. En d'autres termes, un haut score d'empathie est associé à l'attribution de qualités mentales mais un score bas ne prédit rien à ce propos, les sujets interrogés pouvant attribuer des états mentaux à un animal sans avoir aucune empathie à son égard. De cela Hills conclut qu'empathie et attribution d'états mentaux relèvent de deux processus cognitifs différents, et c'est aussi cela ce que suggèrent nos observations.

## Conclusions

Cette étude nous a appris que, contrairement au sens commun et à ce qu'avaient conclu Gallup et ses collaborateurs, l'attribution de qualités mentales n'est pas une simple fonction de la parenté perçue. Quand on l'étudie en situation plutôt que par des questionnaires décontextualisés, le phénomène est plus complexe. Dans notre étude on peut distinguer deux situations favorisant l'imputation de qualités mentales, et en particulier d'intentions. La première est celle qu'on observe massivement devant la cage des cercopithèques : un observateur détaché attribue des intentions simples à des animaux sur la base de la lisibilité de leurs comportements : il veut faire ceci ou cela. La seconde s'observe surtout chez les orangs adolescents : le visiteur pense que l'animal s'adresse à lui. À l'intérieur de ce lien social élémentaire, il attribue au primate des intentions plus complexes (« il veut me faire croire que, il veut me dire que... »), ainsi qu'une conscience de soi ou, du moins, de la situation sociale. Ce second processus repose sur des traits que nous n'avons pas identifiés mais il est probable que le regard (et en particulier le regard mutuel), en tant que déclencheur de l'interaction, y joue un rôle important. Notre seconde conclusion est que l'anthropomorphisme est le moyen principal par lequel les visiteurs se relient aux animaux au zoo. Au début de cette étude nous nous étions interrogés sur les cadres structurant l'expérience de la visite au zoo. Y avait-il passage d'un cadre naturaliste (continuité physique mais non mentale) à un cadre anthropomorphique (c'est-à-dire analogique : continuité physique et mentale) et dans quelles circonstances ce passage se produisait-il ? À ce flou difficile à assumer, le zoo et les visiteurs ont inventé une réponse originale : le cadre paradoxal du jeu ou le flottement autorisé par la métaphore anthropomorphique. Ici, le cadre analogique se superpose au cadre naturaliste, ils ne sont plus contradictoires. En fait les métaphores sont tellement excessives qu'elles ne peuvent pas être prises au sérieux. Elles opèrent un rapprochement entre le primate captif et le visiteur et, dans le même mouvement, nient ce rapprochement. De manière paradoxale, l'anthropomorphisme semble donc fonctionner ici comme un obstacle à la reconnaissance d'une vie mentale chez l'animal. Il relie – car il permet de comprendre – et met à distance car il propose des interprétations aberrantes, et donc

empêche de comprendre. Il s'oppose, comme nous l'avons dit, à l'empathie. Cette particularité suggère que le zoo pourrait fonctionner comme un vaste dispositif métacommunicatif qualifiant les interactions qui s'y déroulent de « ludiques » et ce qui s'y passe de « non réel »<sup>12</sup>. Ce pourrait être là l'une des manières dont le zoo « apprend » la distinction humaine aux enfants : il leur enseigne que l'empathie n'est pas un mode correct de relation à l'animal et que, quelle que soit la ressemblance extérieure, il doit y avoir de grandes différences pour qu'on mette les animaux en cage et trouve amusant de venir les voir. En somme, grâce notamment à la métaphore anthropomorphique, ils y apprennent et y éprouvent la discontinuité mentale et la profonde différence de « nature » entre visiteurs et animaux exposés.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, Malamud attire notre attention sur le fait que beaucoup de gens ont eu, enfants, une expérience désagréable du zoo ; une fois devenus adultes, ils y emmènent pourtant leurs enfants, et seraient certainement considérés comme de mauvais parents s'ils ne le faisaient pas. La visite au zoo est une sorte de « must » dans l'éducation d'un enfant et même des parents « anti-- au zoo ? Quelle est la « fonction » de cette expérience dans l'éducation d'un enfant et son incorporation à la communauté des humains en France, en Belgique ou en Angleterre ? J'ai entendu lors d'un colloque une chercheuse anglaise dire que le zoo « fabrique des citoyens », que la visite au zoo peut se lire comme une cérémonie ou un rite de passage : « c'est un enfant qui entre, et c'est un citoyen qui ressort », assura-t-elle<sup>13</sup>. Finalement, en dépit du côté péremptoire de sa déclaration, elle n'avait peut-être pas tort.

## Notes

1. Nous soulignons.

2. On sait bien sûr qu'aucune société ne présente un seul mode de relation aux animaux, et que, comme nous allons le voir, dans la réalité celui-ci n'est ni stable ni pur. Nous parlons bien ici d'une ontologie qui organise *globalement* nos rapports au monde animal.

3. Cf. Goffman (1991).

4. Nous parlons de communication inter-espèces même s'il ne s'agit pas d'une communication volontaire et même si celle-ci ne conduit pas à une compréhension réciproque. Dans la mesure où des signaux portés par l'animal sont perçus par l'humain, et inversement, et où ceci structure leur interaction, nous défendons l'idée qu'il s'agit d'une communication qui, tout en étant structurée par un malentendu, n'en est pas moins susceptible d'organiser une interaction (cf. Servais & Servais, 2009).

5. Voir tout de même Fidler *et al.* (1996), Goode (2007), Mitchell & Hamm (1997), Pongrácz *et al.* (2001) et Sander (1993).

6. Dans leurs propres termes.

7. Du point de vue déontologique, le fait d'enregistrer des discours de visiteurs à leur insu peut poser problème. Il faut signaler toutefois que les données sont strictement anonymes (rien ne permet d'identifier les visiteurs) et que ce ne sont pas les visiteurs eux-mêmes qui sont l'objet de l'étude mais l'organisation des interactions entre visiteurs et primates. Ce n'est donc pas différent, en soi, de la plupart des études sur l'organisation des interactions dans les lieux publics.

8. Le test de chi<sup>2</sup> donne une valeur se situant au seuil de signification (3,83, pour  $p(\chi^2 > 3,84) = 0,05$ ). Étant donné qu'il s'agit d'un test peu puissant, on peut considérer que les visiteurs imputent effectivement plus d'états mentaux aux cercopithèques qu'aux orangs-outangs.

9. Rappelons que, selon la définition qu'en donne G. Bateson dans *La cérémonie du Naven* (1986), le lien social minimal est la réponse de A au comportement de B à son égard. Cela implique que A croie que B réagit à ce qu'il lui a fait et qu'il croie que le comportement de B lui est adressé.

10. À la différence des rencontres avec des dauphins, où les humains sont émotionnellement touchés par les « baisers » que leur adressent les cétacés. Cf. Servais (2005), Halloy & Servais (2012).

11. Cette idée est développée dans Servais (1999).

12. Si c'est le cas, on peut s'interroger sur la vocation pédagogique du zoo. Notons également que si la mise en spectacle des animaux induit au zoo un cadre métacommunicatif ludique où ce qui s'y passe n'est pas considéré comme « vraiment réel » par le visiteur, on peut se demander ce qu'il en est du modèle de relation à la nature proposé dans des parcs ou réserves naturelles, où la nature fait l'objet d'une mise en spectacle délibérée.

13. Sarah Cross (English Heritage) 'Landscape with Lions: the place of zoos in 20th century ceremonial practice', *Animal Arenas: Spaces, Performances, Exhibitions*, The Annual Conference of the International Society for Anthrozoology, August 20<sup>th</sup> and 21<sup>st</sup> 2002, University College, London.

## Nos partenaires

Le projet *Savoirs* est soutenu par plusieurs institutions qui lui apportent des financements, des expertises techniques et des compétences professionnelles dans les domaines de l'édition, du développement informatique, de la bibliothéconomie et des sciences de la documentation. Ces partenaires contribuent à la réflexion stratégique sur l'évolution du projet et à sa construction. Merci à eux !

- CONCEPTION :  
[ÉQUIPE SAVOIRS](#),  
PÔLE NUMÉRIQUE  
RECHERCHE ET  
PLATEFORME  
GÉOMATIQUE  
(EHESS).
- DÉVELOPPEMENT :  
DAMIEN  
RISTERUCCI,  
[IMAGILE](#),  
[MY](#)  
[SCIENCE WORK](#).  
DESIGN : [WAHID MENDIL](#).